

8 – L'indépendance

« Obsédante elle l'est, en effet, Mlle Claudel. Oh ! pas excentrique, ni dans sa tenue, ni dans son langage ; très jeune fille au contraire, mais extrêmement supérieure, point curieuse, point coquette, d'une simplicité qui confine à l'absolue modestie. Brune, de taille moyenne, mince, nerveuse, de beaux traits où la pensée laisse surtout son empreinte, des yeux tantôt rêveurs, tantôt d'une indomptable fierté, au coin des lèvres un pli d'amer désenchantement, Mlle Claudel est sans rivale par la puissance de sa volonté et de son labeur, par son incroyable conscience, par sa foi si rare dans la vérité qui pour elle est le Beau ». Cette description du poète Henry de Braisne, publiée le 1^{er} octobre 1897, évoque Camille à 33 ans, en plein âge d'or. Elle est séparée de Rodin et vient d'exposer deux sculptures empreintes de japonisme. D'une modernité inconnue jusqu'alors, « Les causeuses » et « La vague » s'inscrivent parfaitement dans le mouvement Art Nouveau.

Ces œuvres sont en maturation depuis 1893, année où elle traçait dans une lettre adressée à son frère des croquis prouvant qu'elle ne faisait plus du Rodin. Réalisé en onyx, matériau translucide inhabituel, le groupe des « Causeuses » est inspiré d'une scène saisie dans un compartiment de train. Le talent de Camille Claudel s'y révèle étincelant d'exécution, fascinant dans son matériau de pierre précieuse, et magique par la résonance des chuchotements qui nous parviennent encore. Quel secret captivant souffle donc cette figure qui nous fait face, tandis que les trois autres se crispent nues sur leurs bancs tordus, suspendues aux lèvres de la conteuse ? Les corps des quatre figurines forment une chapelle où vient se loger ce mystère que nous aimerions percer.

« La vague » est un choc encore plus merveilleux. Ici, la déferlante inspirée d'Hokusai sent l'écume et l'iode, et les cris de frayeur feinte des naïades qui s'ébattent nous parviennent au milieu de son fracas. Présentée en plâtre au Salon de 1897, « La vague » a l'allure évidée des rochers de la forêt de Villeneuve qui impressionnaient Camille dans sa jeunesse. On peut l'imaginer aussi comme la main géante de Rodin où grouillent des modèles impressionnées et excitées. Le gigantesque et le fantastique se rejoignent, exprimés sous une forme minuscule.

Le génie est éclatant, mais il est rongé de l'intérieur par les sentiments d'injustice et d'abandon. « L'implorante », puis « L'âge mûr », sont d'abord pour le public des allégories comme il en existe des milliers d'autres sous une forme artistique. Les proches de Camille Claudel devinent que le mal est terrible. Rodin au premier chef, avec son marcottage (assemblage de 1895) du masque de Camille et de la main de Pierre de Wissant, montre qu'il a compris la possession dont son ancienne amante est la victime. Paul Claudel accuse Rodin, mais il sait au fond de lui que la responsabilité en incombe aussi à sa mère. Cette sensation qui dévore Camille vient du fond de ses entrailles, de ce désamour constant depuis la plus petite enfance de la part de sa mère ; Camille est comme une usurpatrice de ce bébé mort au bout de quinze jours, un an avant sa naissance. Quand elle quitte Rodin qui ne veut pas « abandonner » Rose Beuret, Camille a la sensation d'être trahie une seconde fois. Sa détresse est immense. La rage la ronge de l'intérieur, et elle ne peut plus qu'exorciser ce sentiment indépassable dans ses sculptures. Initié en 1894, le groupe de « L'âge mûr » trouve sa forme définitive en 1898. Creusant l'idée de représenter l'instant de la séparation des corps étudié par Rodin dans le « Fugit Amor », Camille Claudel réussit à saisir le mouvement coordonné des trois figures au moment où la femme âgée entraîne l'homme mûr vers un destin inexorable, que la jeune implorante ne peut empêcher de s'accomplir, laissant s'échapper la main de l'homme qui s'enfonce dans la nuit. Camille est cette « Implorante, humiliée, à genoux et nue !, se lamente Paul Claudel. Tout est fini ! C'est ça pour toujours qu'elle nous a laissé à regarder ! Et savez-vous ? Ce qui s'arrache à elle, en ce moment même, sous vos yeux, c'est son âme ! » Car « l'œuvre de ma sœur (...) est l'histoire de sa vie. »